

**There Will Be Blood**  
**La conquête du Sud-Est**  
*Il y aura du sang* — États-Unis 2007, 158 minutes

Élène Dallaire

Le cinéma français  
Number 253, March–April 2008

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/58950ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)  
1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Dallaire, É. (2008). Review of [There Will Be Blood : la conquête du Sud-Est / *Il y aura du sang* — États-Unis 2007, 158 minutes]. *Séquences*,(253), 45–45.

## THERE WILL BE BLOOD

### La conquête du Sud-Est

*Daniel Day-Lewis, artiste généreux, intelligent et nuancé porte ce film à bout de bras. Son visage englué de pétrole nous exprime les émotions de Daniel Plainview, prospecteur charmeur qui est prêt à tout, même se convertir, pour réaliser son rêve de fortune. Nous allons, du début des années 1900 à la crise de 1929, suivre ce personnage pour qui l'argent est signe de réussite et clef du bonheur.*

ÉLÈNE DALLAIRE

Paul Thomas Anderson dédie ce nouveau long métrage à Robert Altman. Coup de chapeau cristallisant l'influence du grand maître, créateur de **Short Cuts** (1993) et de **Gosford Park** (2001), sur le travail du réalisateur de **Magnolia** (1999). En regardant **There Will Be Blood**, c'est toutefois à Stanley Kubrick, Terrence Malick ou Sergio Leone que l'on pense. Anderson cite comme source d'inspiration le film de John Huston **The Treasure of the Sierra Madre** (1948). On peut sentir le lien dans les choix de la direction artistique où toute l'équipe a travaillé en cohésion, que ce soit pour les costumes, les maquillages ou les accessoires. Ils ont établi une palette aux couleurs spécifiques qui nous garde concentrés sur l'univers proposé. Atmosphère en noir et ocre marquée de quelques petites touches de vert. Tourné dans d'arides décors naturels du Texas, soulignons le travail du directeur photo Robert Elswit. Fidèle collaborateur d'Anderson, il a travaillé sur tous ses longs métrages et il est en grande partie responsable de ces extraordinaires images.

Anderson utilise le langage cinématographique dans une syntaxe qui lui est propre. À travers ses réalisations soignées, il développe un vocabulaire personnel des plus intéressants. Là où l'émotion demanderait un gros plan, il reste en plan large. Quand l'information a été transmise, le plan continue, poursuivant les émotions des personnages. Le présent film est une adaptation fascinante de la nouvelle *Oil* d'Upton Sinclair publiée en 1927, la même année que le roman *The Treasure of the Sierra Madre*. La prémisse est pourtant simple, un chercheur de pétrole achète les terres d'une famille du Texas et, en compagnie de son fils adoptif, fait l'exploitation de gisements pétroliers et d'un oléoduc. Le réalisateur réussit à nous tenir attentifs pendant plus de deux heures et demie. La mise en scène impeccable nous entraîne dans un univers reconstitué de manière parfaite. On reconnaît le style d'Anderson dans les lents mouvements de caméra aux positions étranges. Ni point de vue subjectif, ni prise de vue aérienne, la caméra flotte entre les deux dans un ballet subtil. Les choix de cadrage nous donnent des compositions picturales proches de la peinture naturaliste et postimpressionniste.

Même si Daniel Day-Lewis reste une valeur sûre, qui recevra probablement une autre nomination pour l'Oscar du meilleur acteur, il faut parler du travail de Dillon Freasier, dont c'est la première apparition au grand écran. Il est efficace dans ce rôle de jeune garçon sage qui suit son père adoptif dans ses rêves de richesse. Paul Dano livre une performance terriblement sentie dans le rôle d'Eli Sunday, jeune fermier illuminé qui amorce sa carrière de prédicateur dans l'Église de la troisième révélation. Complice de Day-Lewis, avec qui il partageait la vedette dans **The Ballad Of Jack And Rose** en 2005, son

personnage est bien plus touchant que celui de Tom Cruise dans **Magnolia**. On retrouve un thème cher à Anderson, la supercherie de la religion, si importante en Amérique. Il faut souligner la scène finale de la confrontation entre Plainview et Sunday. Le personnage de Day-Lewis représente bien le rêve américain et sa futile quête de richesse. Il terminera sa vie comme le personnage de **Citizen Kane**, seul dans son manoir. Destin tragique qui nous démontre encore une fois que l'argent ne fait pas le bonheur.



Une représentation du rêve américain

La musique originale de Johnny Greenwood, guitariste de Radiohead, est tellement intéressante que l'on oublie que les premiers dialogues interviennent seulement après la première demi-heure du film. La musique variée s'enroule autour des mouvements de caméra et se love doucement dans cette histoire montée lentement pour notre plus grand plaisir. La trame sonore variée nous donne à entendre des thèmes différents des clichés habituels. Une musique détonante qui évite de nous agresser; qui, au contraire, nous emporte dans la légèreté du montage des images.

Un long, très long métrage que l'on goûte lentement et qui nous laisse une impression forte. Un beau voyage dans le temps où on découvre des personnages émouvants et subtils. Un cinéma qui nous transporte.

■ **IL Y AURA DU SANG** — États-Unis 2007, 158 minutes — Réal. : Paul Thomas Anderson — Scén. : Paul Thomas Anderson, d'après *Oil* d'Upton Sinclair — Images : Robert Elswit — Mont. : Dylan Tichenor — Mus. : Johnny Greenwood — Int. : Daniel Day-Lewis (Plainview), Paul Dano (Sunday), Dillon Freasier (H.W.), Kevin J. O'Connor (Henry Brands), Ciaran Hinds (Fletcher Hamilton) — Prod. : Joanne Sellar, Paul Thomas Anderson, Daniel Lupi — Dist. : Paramount